

Chansons populaires recueillies en octobre 1876 à Fontenay-le-Marmion, arrondissement de Caen (Calvados)

Emile Legrand

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Legrand Emile. Chansons populaires recueillies en octobre 1876 à Fontenay-le-Marmion, arrondissement de Caen (Calvados).

In: Romania, tome 10 n°39, 1881. pp. 365-396;

doi : <https://doi.org/10.3406/roma.1881.6161>

[https://www.persee.fr/doc/roma\\_0035-8029\\_1881\\_num\\_10\\_39\\_6161](https://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1881_num_10_39_6161)

---

Fichier pdf généré le 04/04/2018



Quand c'est venu pour embarquer,  
Les yeux lui a voulu bander :

« Bande les tiens, laisse les miens,  
Maudit Anglais :  
Puisque j'ai la mer à passer,  
Je veux la vaie. »

Quand c'est venu pour débarquer,  
Tambours, violons de tous côtés.  
« Qu'est-ce que ceci, qu'est-ce que cela,  
Maudit Anglais ?  
Ce n'est pas là le vrai tambour  
Du bon Français. »

Quand c'est venu pour y souper,  
Du pain lui a voulu couper :  
« Coupe pour toi et mange et bois,

Maudit Anglais ;  
Je ne puis ni boire ni manger  
Quand je te vois. »

Quand c'est venu pour se coucher,  
Ses bas lui a voulu tirer.  
« Tire les tiens, laisse les miens,  
Maudit Anglais.  
Mon père a-t-il pas des sujets  
Si j'en voulais ! ? »

Quand c'est venu sur la minuit,  
La belle pleure dedans son lit <sup>2</sup> :  
« Ratourne-toi, embrasse-moi,  
Mon bel ami ;  
Puisqu'un Anglais m'a été donné,  
Je veux l'aimer. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

### II 3.

Sur le pont du Nord un bal y est donné ;  
Adèle demande à sa mère y aller.

« Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser. »  
Monte à sa chambre, elle se mit à pleurer.

5 Son frère arrive dans un bateau doré :  
« Prends ta robe blanche et ta ceinture dorée. »

Adèle s'en va dans un bateau doré ;  
Elle fit trois tours et la voilà noyée.

« Hélas ! mon frère, allez-vous me laisser ? »

10 « Non, non, ma sœur, je vais vous retirer. »  
Il fit trois pas et le voilà noyé.

La mère entend les cloches du Nord qui sonnent ;

« Voisine, voisine, qué qu' c'est donc ça qui sonne ? »

« C'est pour votre fille et votre fils aîné. »

15 Voilà le sort des enfants obstinés.

(M<sup>lle</sup> Marie Daumesnil.)

1. Variante : J'ai t'y pas gens de mon pays,  
Pour me servi ?

2. Var. : Quand c'est venu le matin jour  
La belle pense à ses amours.

3. Cf. Puymaigre, *Chants pop. messins*, p. 60. Notons que cette chanson, qui se chante dans toute la France, est visiblement moderne et, avec sa plate morale à l'usage des « enfants obstinés », sort du caractère vraiment populaire. On peut en dire autant de l'air sur lequel elle se chante. — Une forme populaire, dont celle-ci est sans doute une parodie, se trouve dans Bujéaud, I, 154.

## III :

« Ma pauvre fille, j'avons bien du malheur ;  
Voilà ton prince qui vient pour te chercher (*bis*). »

« Ma bonne mère, présentez-lui ma sœur,  
Elle me ressemble de la bouche et des yeux ;  
Encore bien mieux, elle parle gracieux  
Encore bien mieux.

Aussitôt qu'il la vit venir :

« Ce n'est pas là celle (*bis*) que vous m'aviez promis (*bis*). »

« Ma pauvre fille, j'avons bien du malheur (*bis*) ;  
Voilà ton prince qu'a refusé ta sœur (*bis*). »

« Prenez, ma mère, la clef de mon armoire (*bis*) ;  
Atteignez-y le doublier le plus fin  
Pour me bander le côté et le sein. »

Aussitôt qu'il la vit venir :

« Voilà venir celle que vous m'aviez promis (*bis*). »

« Dites-moi, la belle, qui est le père de votre fils ? »

« Hélas ! mon prince, quand je devrais mourir !

Il vint de nuit, de nuit s'en retournt,  
Par ses laquais les bras il me bandit,  
De son mouchoir les bras il me liit. »

« C'est moi, la belle, qui suis le père de votre fils.

Regardez, belle, au ciel de votre lit,  
Regardez-y, mon nom y est écrit.

Je vins de nuit, de nuit je m'en retourntis,  
Par mes laquais les yeux je vous bandis,  
De mon mouchoir les bras je vous liis. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

IV<sup>2</sup>.

Ah ! quand le roi rentrit dans Paris,	La première qu'il a saluée
Salue toutes ces dames ;	Elle a ravi son âme.

1. Pour comprendre cette chanson évidemment tronquée, il faut suppléer les événements antécédents : la jeune fille, fiancée au prince, a été violée par un inconnu et vient de mettre un fils au monde au moment où le prince revient d'une longue absence.

2. Cf. *Romania*, III, 369 ; Bladé, *Poésies populaires en langue française recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais*, p. 25.

Le roi demandit au marquis :  
 « Marquis, qui est cette dame ?  
 Oh ! elle est parfaite à mon gré,  
 Elle a ravi mon âme. »

Le marquis lui a répondu :  
 « O sire, ci est ma femme,  
 Celle qui vous doit porter honneur  
 Et à moi révérence. »

« Marquis, tu es plus heureux que moi,  
 Tu as une jolie femme,  
 Quand tu voudras j'aurai l'honneur  
 De coucher d'avec elle. »

« O sire, tout vous est permis,  
 Tout pouvoir et puissance ;  
 Mais si vous n'étiez pas le roi,  
 J'en aurais la vengeance. »

Marquis s'est fait vêtir de noir,  
 A la cour s'en fut rendre,  
 Où le roi lui a demandé  
 Le sujet de ce change.

Le marquis lui a répondu :  
 « Oh ! sire, ci est ma femme ;  
 Puisqu'elle est morte pour moi  
 Le deuil j'en dois prendre. »

Le roi prit son manteau royal,  
 Au marquis le présente :  
 Le marquis en a fait refus ;  
 L'exila de la France.

« Adieu donc, mon ami marquis,  
 Adieu, mon espérance !  
 Puisque le roi le veut ainsi,  
 Faut prendre patience. »  
 (M<sup>me</sup> C. Legrand.)

V<sup>1</sup>.

Un garçon revenant de guerre  
 Dit à sa mère tout de bon :  
 « Où est donc ma sœur Jeanneton ? »

« Elle est là-haut dans ces bruyères,  
 Dans ces bruyères, dans ces vallons,  
 A garder ses blancs moutons. »

« Ma mère, vous n'avez pas de honte  
 D'envoyer ma sœur aux champs ?  
 L'armée du roi s'y en va passant. »

« En passerait-il bien dix mille,  
 Dix mille encore, dix millions,  
 Ils n'emmenaient pas Jeanneton. »

« Ma mère, voulez-vous faire gageaille,  
 J'irais là-haut dans ces vallons,  
 Que j'emmenerais bien Jeanneton ?  
 Ah ! bonjour donc, gentille bergère,  
 Avez-vous affaire d'un beau berger  
 Qui puisse bien vous sculager ? »

« D'un beau berger je n'ai que faire ;  
 Je garde bien mes blancs moutons ;  
 Retirez-vous, gentil garçon. »

« J'ai cent écus dans ma bourse :  
 Belle, si tu veux m'aimer,

Eh ! bien, je te les donnerai. »

« De cent écus je n'ai que faire,  
 Je n'ai pas de bourse à les loger ;  
 Retirez-vous, joli berger. »

« Nous passerons dedans la ville,  
 Une bourse nous achèterons,  
 Cent écus d'or nous y mettrons. »

Elle jeta sa houlette.

« Garde mes moutons qui voudra,  
 D'avec mon berger je m'en vas.  
 Oh ! adieu donc, mes brebiettes,  
 Mes brebiettes, mes blancs moutons :  
 Depuis à longtemps nous nous revoi-  
 [rons. »

« Si fait, si fait, gentille bergère,  
 Vous reviendrez à vos moutons,  
 Car je suis votre frère Alion. »

« Ah ! puisque vous êtes mon frère,  
 Ne le dites pas à la maison,  
 Car j'aurais des coups de bâton. »

« Ma mère, vous avez une fille,  
 Elle est à moi si je la voulais ;  
 Mais c'est ma sœur, je n'oserais. »  
 (Delphine Lacroix.)

VI<sup>1</sup>.

Dessous un laurier blanc la belle s'y promène :  
Trois jolis capitaines vont lui faire l'amour.  
Le plus jeune des trois la prit par sa main blanche.  
« Montez, montez, la belle, dessus mon cheval gris,  
A Paris je vous mène dans un fort beau logis. »  
Quand la belle fut entrée, l'hôtesse la regarde.  
« Ah ! dites-moi, la belle,  
Etes-vous là par force, ou bien est-ce par plaisir ? »  
« Je vais vous le dire sans crainte, ni sans mentir :  
Je suis bien là par force, et non pas par plaisir ;  
Trois jolis capitaines m'ont amenée ici. »  
Entendant ce discours le capitaine entra :  
« Soupez, soupez, la belle, prenez tous vos plaisirs,  
Entre trois capitaines vous passerez la nuit. »  
Au milieu du repas, la belle fit la morte.  
« Sonnez, tambours, trompettes, sonnez pitieusement,  
Car c'est ma mie qui est morte, j'en ai le cœur dolent.  
Où enterrerons-nous cette aimable princesse ?  
Dans le jardin de son père dessous la fleur de lys.  
Nous prierons Dieu pour elle qu'elle aille au paradis. »  
Au bout de ces trois jours son père s'y promène.  
« Levez, levez ma tombe, mon cher père bien-aimé :  
Trois jours j'ai fait la morte pour mon honneur garder. »  
(M<sup>me</sup> Blanche Lecarpentier.)

VII<sup>2</sup>.

Ah ! c'est le beau Carême qui va se marier :  
Quelle est la femme heureuse qui le va épouser ?  
Le lendemain de ses noces le roi l'a-t-appelé  
Pour aller à la guerre servir Sa Majesté.  
« A qui lairai-je ma femme, ma pauvre femme à garder ? »  
« Laisse-moi la, Carême, je te la garderai.  
Tous les jours à la messe je la ferai aller.  
Quand elle sera revenue, je la ferai déjeuner ;

---

1. Cf. *Romania*, IV, 114.

2. Cf. *Romania*, I, 352 ; Quépat, *Chants populaires messins*, p. 5 ; Ferraro, p. 51.

Tous les jours de robe je la ferai changer ;  
Tous les jours dans les champs je la ferai promener. »

Sitôt que le beau Carême eut les talons tournés,  
Envers sa pauvre femme tout était bien changé.

« Ce beau cornet d'ivoire, ma mère, donnez-moi le ;  
Là-haut dedans les champs je m'en divertirai. »

Elle a pris une poche, dedans s'est enflubée,  
Elle s'en fut aux champs pour les pourceaux garder.

Elle y fut bien sept ans, sept ans sans y corner,  
Et au bout de sept ans elle se mit à corner.

Le prince par la fenêtre il l'entendit corner.

Il a dit à son page : « Entends-tu bien corner ? »

« Ce sont hélas ! je crois, les cornes de ma femme. »

« Vous vous trompez, mon maître, c'est qu'il vous l'est avis. »

« Mets ton pied sur le mien, tu l'entendras aussi. »

Mit son pied sur le sien, il l'entendit aussi.

. . . . . Approchant de nos clos  
J'avisai la porchère qui gardait nos pourceaux.

« Ah ! petite porchère, enseignez-nous loger. »

« Hélas ! vraiment, messieurs, grand tort vous avez.

Au château de Carême n'y a de belles chambres,  
De beaux lits préparés pour vous, messieurs, coucher,  
Et de belles écuries pour vos chevaux loger. »

« Ah ! petite porchère, enseignez-nous du pain. »

« Hélas ! vraiment, messieurs, grand tort vous avez,  
Car il y a bien sept ans que de pain je n'ai mangé  
Et encore bien autant que mes mains n'ont lavé. »

« Ah ! petite porchère, enseignez-nous à boire. »

« Hélas ! vraiment, messieurs, grand tort vous avez.

. . . . .  
Du jus de la mâlière encore pas trop souvent.

« Ah ! madame l'hôtesse. . . . .

La petite porchère avec nous pour souper. »

« Hélas ! vraiment, messieurs, grand tort vous avez.  
Car n'y a bien sept ans qu'en table elle n'a mangé  
Et encore bien autant que ses mains n'ont lavé. »

« Ah ! madame l'hôtesse, apportez une chaudière  
Et de l'eau pour chauffer les mains à la porchère ;

Nous allons les y laver,

Et d'une serviette blanche nous allons les essuyer.

Ah ! madame l'hôtesse. . . . .

La petite porchère elle est venue pour coucher. »

« Hélas ! vraiment, messieurs, grand tort vous avez,  
Car n'y a bien sept ans que dans de draps blancs n'a couché  
Et encore bien autant que ses pieds n'ont lavé. »

« Ah ! madame l'hôtesse, apportez une chaudière  
Et de l'eau pour chauffer les pieds à la porchère.  
Nous allons les y laver,  
Et d'une serviette blanche nous allons les essuyer. »

Tout pendant le souper  
La petite porchère ne faisait que pleurer.  
« Ah ! qu'avez-vous, porchère, qu'avez-vous à pleurer ? »  
« C'est mon ami Carême qui est parti à la guerre ;  
Tous les autres en reviennent, Carême ne revient pas. »  
« Que vous a-t-il laissé Carême en s'en allant ? »  
« Il m'a laissé un anneau dont le voilà-t-encore. »  
« Mettez-le sur la table, mariage sera d'accord. »  
Elle le mit sur la table, le mariage fut d'accord.

Le lendemain matin  
La mère à la porchère est venue l'appeler.  
« Ah ! lève-toi, porchère, il est huit heures sonnées ;  
Voilà tes camarades qui viennent t'appeler. »  
« Si vous n'étiez pas mère de mon loyal mari,  
Je vous ferais manger par mes chiens et mes lions.  
Je vous ferais jeter à l'eau par sous les ponts. »

VIII<sup>1</sup>.

Amont les rues de Nantes  
J'ai été m'y promener :  
Je rencontre une fille,  
J'ai voulu l'embrasser ;  
Mais les messieurs de Nantes  
M'ont rendu prisonnier.

Quand la belle entendit  
Que son amant fut pris,  
Fit faire un habit rouge,  
Un habit de garçon ;  
Et sur son cheval monte,  
Va comme un postillon.

Quand la belle arriva  
Proche de la prison :  
« Madame la geôlière

Donnez-moi permission  
De parler à mon maître  
Qui est dans la prison. »

« Par votre bonne mine  
Ah ! vous y entrerez.  
Mais soyez de parole  
Avec le prisonnier,  
Car les messieurs de Nantes  
Vont bientôt arriver. »

Quand la belle fut entrée  
A son amant parler :  
« Vite tes habits quitte,  
Prends les miens promptement ;  
Dessus mon cheval monte  
Qui va comme le vent.

---

1. Cf. *Romania*, VII, 74 ; Bladé, p. 37.



Quand tu seras dans la ville,  
 Tu iras modestement ;  
 Quand tu seras en campagne  
 Tu iras comme le vent. »  
 Au bout de trois quarts d'heure  
 La justice arriva.  
 Elle fut jugée à pendre,  
 A pendre et étrangler  
 Sur la place de Nantes  
 Au milieu du marché.  
 Quand la belle fut montée  
 Au troisième échelon :  
 « Messieurs de la justice,  
 Vous n'avez pas raison  
 De faire mourir une fille  
 Sous l'habit d'un garçon.  
 « Ah ! si vous êtes fille,

Faites-nous le savoir. »  
 « Oui vraiment je suis fille,  
 Fille, n'en doutez pas.  
 Je me suis déguisée  
 Le jour de carnaval. »

Amont les rues de Nantes  
 Le roi a fait afficher  
 Qu'il n'y entrerait personne  
 Qui ne soit visité  
 Pour l'amour d'une fille  
 Qui son amant a sauvé.

Amont les rues de Nantes  
 La belle s'en va chantant :  
 « Je me moque des juges  
 Et des bonnets carrés ;  
 Je ne m'en soucie plus,  
 Mon amant est sauvé. »

(Adelaïde Le Paulmier.)

#### IX 1.

« L'autre jour allant à la chasse,  
 Dans mon chemin j'ai rencontré  
 Un loup qui était bien affamé ;  
 Il m'a mordu le côté.

Qu'on fasse mon lit bien en penchant,  
 Que je ne perde pas tout mon sang.  
 Qu'on ne le dise pas à ma femme ;  
 Car elle est accouchée d'un fils :  
 Cela la ferait mourir. »

« Le cœur me bat, la mort me touche.  
 Ah ! dites-moi, mère tant douce,  
 Qu'est-ce qu'ont nos valets à pleurer ? »  
 « Ma fille, en conduisant vos chevaux,  
 Un des plus beaux s'est échappé. »

« De mes plus beaux chevaux qu'est-ce que je me soucie ?  
 Que Dieu conserve mon mari,  
 Nous en aurons de plus jolis.

Le cœur me bat, la mort me touche.  
 Ah ! dites-moi, mère tant douce,  
 Qu'est-ce qu'ont nos servantes à pleurer,  
 Qui ne décessent que de pleurer ? »

---

1. Cf. *Romania*, I, 255.

« Ma fille, en lavant votre lessive,  
 Vos draps de lin ont laissé aller. »  
 « Mes draps de lin qu'est-ce que je m'en soucie ?  
 Que Dieu conserve mon mari,  
 Nous en aurons de plus jolis.

Maman, qu'est-ce qu'on entend sonner ? »  
 « Ma fille, c'est le roi Louis  
 Qui habite dans notre pays. »

« Maman, qu'est-ce qu'on entend chanter ? »  
 « Ma fille, c'est la procession  
 Qui fait le tour de la maison. »

« Maman, qu'est-ce qu'on entend frapper ? »  
 « Ma fille, ce sont les maçons  
 Qui raccommodent notre maison. »

« Maman, quand irai-je à la messe ? »  
 « Ma fille à la quinzaine d'ici. »  
 « Maman, la quinzaine est passée ;  
 A la messe je veux aller.

Maman, quel habit je prendrai ? »  
 « Ma fille, celui que vous voudrez ;  
 Prenez le noir, prenez le blanc :  
 Le noir sera plus avenant  
 Pour une femme qui relève d'enfant. »

Elle s'en fut dans son jardin.  
 Elle aperçoit un beau tombeau.  
 « Maman, à qui ce beau tombeau-là ?  
 « Il n'a pas coutume d'être là. »  
 « Ma fille, je ne puis plus vous le cacher,  
 C'est celui de votre pauvre mari. »

« Carreaux fendus, carreaux ouverts !  
 A mon mari je veux parler.  
 Ah ! que ta bouche sent le remucre,  
 Et que la mienne sent le sucre !  
 Avant qu'il soit trois jours d'ici  
 La mienne le sentira aussi.

Tenez, maman, voilà les clefs :  
 Au logis jamais je ne rentrerai. »  
 « Ma fille, vous avez des enfants. »  
 « Maman, j'ai de bons parents  
 Qui me les élèveront saintement. »

(Adelaïde Le Paulmier.)

X<sup>1</sup>.

J'ai fait une maîtresse, je me suis marié.  
 Le lendemain de mes noces il me vint commandement  
 Pour aller à la guerre servir le roi puissant.  
 Cette jeune épousée se mit à soupirer.  
 Je lui dis : « Ma brunette, ne soupirez pas tant ;  
 Je serai de retour avant qu'il soit deux ans. »  
 Cette jolie campagne a bien duré sept ans ;  
 Au bout des sept années je revins au pays :  
 La journée que j'arrive ma femme prend un mari.  
 Je m'en fus chez sa mère que mon cœur aimait tant.  
 J'y laissai ma valise, mon or et mon argent :  
 « Brave soldat de guerre logera-t-il cians ? »  
 Je m'en fus à la noce demander à souper.  
 On me dit : « Mon jeune homme, nous ne vous logerons pas :  
 Brave soldat de guerre, nous sommes dans l'embarras. »  
 Je n'avais qu'un petit frère qui me vint saluer ;  
 Tous les gens de la noce m'ont prié de souper.  
 Moi qu'en étais bien aise je n'ai pas refusé.  
 Et quand nous fûmes en table, au milieu du repas.  
 Je demande à jouer aux cartes, aussi aux dés  
 Qui aurait la mariée ce soir à son côté.  
 Tous les gens de la noce sont mis à me regarder.  
 Ils m'ont dit : « Mon jeune homme, que cela ne vous fâche pas :  
 La nouvelle mariée ne vous appartient pas. »  
 Je me suis approché d'elle voulant la caresser ;  
 Je lui dis : « Ma mignonne, où sont les deux diamants  
 Que je vous ai donnés n'y a aujourd'hui sept ans ? »  
 Elle fit un si haut cri : « Grand Dieu qui est ceci ?  
 Je croyais être veuve, et voilà mon mari. »  
 (Adelaïde Le Paulmier.)

XI<sup>2</sup>.

Brave militaire  
 Partant pour la guerre  
 Cherchait ses amours.

Ah ! il les a cherchées,  
 Ah ! il les a trouvées  
 Dedans une tour.

1. Cf. Puymaigre, p. 20 ; Daymard, *Collection de vieilles chansons* (Cahors, 1878), p. 44.

2. Cf. Buchon, p. 82 ; Haupt, *Franzæsische Volkslieder*, p. 5 ; Puymaigre, p. 44.

« Gentille brunette,  
Qui t'y a fait mette  
Dedans cette tour? »

« Hélas ! ci est mon père  
Qui m'y a fait mette  
Au rapport à vous. »

« Brave militaire,  
Demande à mon père  
Quand j'en sortirai. »

« Grand général de France,  
Votre fille demande  
Quand elle sortira. »

« Brave militaire,  
Ne m'en casse pas la tête,  
Car tu ne l'auras pas. »

« Ah ! je l'aurai par mer,  
Ah ! je l'aurai par terre  
Ou par trahison. »

Le père en colère  
Prit sa ménagère,  
La jeta dans l'eau.  
Son amant jeune et brave  
Se jette à la nage,  
La retire de l'eau.

A la première ville,  
Son amant l'habille  
Tout en beaux diamants.

A la seconde ville,  
Son amant l'habille,  
Tout d'or et d'argent.

(Adélaïde Le Paulmier.)

## XII<sup>1</sup>.

Marguerite est assise sur le bord de la mer,  
Pour son plaisir écoute le marinier chanter :

« Beau marinier, bon drille, apprends-moi à chanter. »

Tu me dis toujours, ma Nanon,  
Tu retiens mon cœur en prison.

« Comment t'apprendrai-je? tu es trop éloignée.  
Entrez dans ma nacelle, nous vous apprendrons. »  
Quand elle y fut entrée, elle se mit à pleurer.

« Ah ! qu'avez-vous, la belle, qu'avez-vous à pleurer? »  
« Je pleure mon anneau d'or, dans la mer est tombé. »  
« Ne pleurez pas, ma belle, nous vous le retrouverons. »

Le galant se dépouille, dans la mer a plongé.  
Le premier coup qu'il plonge, ah ! il n'a rien trouvé ;  
Le second coup qu'il plonge, il l'entendit fringuer.

Le troisième coup qu'il plonge, le galant s'est noyé.

La mère par la fenêtre qui entend ce parler :

« Faut-il pour une fille que mon fils soit noyé? »

Y en a tant en France de filles à marier,  
Des blondes, aussi des brunes à Saint-Martin d'Auray. »

Tu me dis toujours, ma Nanon,  
Tu retiens mon cœur en prison.

(Adélaïde Le Paulmier.)

---

1. Cf. Puymaigre, p. 62 ; *Romania*, VII, 69, etc.

XIII<sup>1</sup>.

« Marianson, dame gentille,  
 Vous plaît-il d'aller à Paris ? »  
 « A Paris je veux bien aller  
 De chez mon père pour accoucher,  
 De chez ma mère pour me relever. »  
 « Marianson, si vous y allez,  
 N'allez pas par le bois joli. »  
 Car les charretiers ont bu du vin,  
 Ils ont détourné le chemin.  
 Par la vallée, par la cavée,  
 Quand l'enseveli la vit veni,  
 Un verre de vin lui présentit.  
 « Marianson, si vous le buvez,  
 Cent écus vous y payerez,  
 Et cent écus pour vos chevaux,  
 Et tout autant pour les chariots,  
 Et autant pour le petit né  
 Qui repose dans vos côtés. »  
 « J'aimerais mieux me voir étouffer  
 Que de ton vin j'en eusse goûté. »  
 « Marianson, si vous passez,  
 Laissez-nous des gages jolis. »  
 « Hélas ! quels gages vous lairai-je ?  
 Je n'ai que mes trois anneaux dorés. »  
 « Marianson, laissez-nous les. »  
 Marianson mal avisée,  
 Marianson les a laissés.  
 Quand il a eu ses trois anneaux,  
 Chez l'argentier s'en est allé :  
 « Bel argentier, fin argentier,  
 Prenez ces trois anneaux dorés ;  
 Je vous les donne à mon coucher,  
 Faites m'en de pareils pour mon lever. »  
 Voici le matin revenu,  
 Vers l'argentier s'en est allé ;  
 A son chemin a rencontré  
 L'homme de Marianson.  
 « Bonjour, bonjour, franc chevalier,  
 Que le bonjour te soit donné ! »  
 « Autant à toi tout comme à moi. »

« Ta femme est accouchée d'un fils,  
 D'avec ta femme j'ai couchi. »  
 « T'en as menti, franc chevalier,  
 Ma femme m'est fidèle assez. »  
 « Ceux qui te l'ont dit en ont menti,  
 Car elle a passé par ici ;  
 Elle a bu de mon blanc vin,  
 Elle a couché dans mes draps de lin ;  
 Pour te montrer la vérité,  
 Voilà ses trois anneaux dorés. »  
 Quand il a vu que c'était vrai,  
 Au contre terre il s'est jeté.  
 Il y fut trois jours et trois nuits  
 Sans se pouvoir relever.  
 Au bout des trois jours et trois nuits,  
 Sur son cheval a remonté.  
 Il n'allait pas en homme de guerre,  
 Il allait en poudre et en tempête ;  
 Il n'allait pas en homme d'assent,  
 Il allait comme la poudre et le vent.  
 Sa pauvre mère sur ses châteaux  
 De loin voit venir son fils Renaud.  
 « Ma fille, voilà venir ton mari,  
 Qui ne me paraît pas réjoui.  
 « Il ne vient pas comme le vent,  
 Il vient en foudre et en tourment ;  
 Il ne vient pas en homme d'armée,  
 Il vient en foudre courroucée. »  
 « Ma mère, présentez-lui son fils ;  
 Il sera fâché, s'il ne rit. »  
 « Tiens, beau Renaud, voilà ton fils ;  
 Quel nom donnes-tu à ton fils ? »  
 « A mon fils je lui donne un nom,  
 Et à la mère mauvais renom ;  
 A mon fils je lui donne des fleurs,  
 Et à la mère peine et douleurs. »  
 Il prit l'enfant par les deux pieds,  
 Contre le pavé l'a massacré ;  
 Il prit la mère par les cheveux,  
 A la queue de son cheval l'attachit.

1. Cf. Damase Arbaud, *Chants populaires de la Provence*, II, 82 ; Ferraro, p. 11 ; Haupt, p. 99.

Il la traîna depuis Paris  
 Jusqu'à la Seine de Saint-Denis :  
 N'y avait ni haie ni bisson  
 Que n'y eût du sang de Marianson ;  
 N'y avait ni haie ni épine  
 Que n'y eût du sang de sa belle chair  
 [fine.]

« Mon beau Renaud, mon doux ami,  
 Arrêtons-nous un peu ici. »  
 « Si je m'arrête, ce n'est pas pour toi,  
 C'est pour mon cheval qui est lassé.

Dis-moi, catin, franche catin,  
 Où sont tes trois anneaux d'or fin ? »  
 « Prenez la clef de mon buffet,  
 Et dedans vous les trouverez. »

Au premier tour que la clef fit,  
 Les trois anneaux d'or amenit.  
 Tout aussitôt qu'il les a vus,  
 A la guerre il s'en est allé.

Sa pauvre mère qui court après,  
 Comme une femme folle,  
 Son bonnet à sa main,  
 Ses cheveux sur sa robe.

« Beau Renaud, rends-moi mon enfant !  
 Si tu ne me rends pas la peau,  
 Rends-moi seulement les pauvres os ;  
 Si tu ne m'en rends pas le sang,  
 Rends-moi les os tout sangliants.  
 Petits oiseaux d'amont les chants,  
 Mangez la chair de mon enfant. »

« Marianson, dame gentille,  
 Que vous faut-il pour vous guérir ?  
 Vous faut-il pain ? Vous faut-il vin ?  
 Vos draps de soie, vos draps de lin ? »

« Il ne me faut ni pain, ni vin ;  
 Ni draps de soie, ni draps de lin.  
 Il me faut une aiguille et du fil,  
 Un beau drap pour m'enseveli,  
 Et un beau père cordelier  
 Pour tous mes péchés confesser. »

Comte Renaud monte à sa chambre,  
 Prit une belle chemise blanche ;  
 S'est habillé en cordelier,  
 Péchés de sa femme a confessés.  
 A chaque péché qu'elle lui disait,  
 Un brin de barbe il s'arrachait.

« Marianson, à votre mari,  
 A votre mari pardonnez-lui. »

« A mon mari, je lui pardonne ;  
 Je n'ai que ma mort à lui pardonner,  
 Mais non pas celle du petit né,  
 Qui est mort sans être baptisé. »

Comte Renaud monte à sa chambre,  
 A pris un gros tison flambant,  
 S'est brûlé la barbe et le menton.

A deux heures d'après-midi,  
 Marianson a donc fini ;  
 A quatre heures d'après midi  
 Le beau Renaud a donc fini.

(Adélaïde Le Paulmier et Marie Roger.)

#### XIV<sup>1</sup>.

Au château des martyrs c'est la mère et la fille ;  
 La mère chante et rit et la fille soupire.

« Qu'avez-vous à soupirer, ma fille Marguerite ? »

« La nuit je suis comme vous, le jour en blanche biche.  
 La chasse est après moi, comtes et barons me suivent,  
 Et c'est mon frère Julien qui est encore le pire. »

« Julien, récrie tes chiens, je suis ta sœur Marguerite. »  
 Il les cria trois fois, ne peut les faire venir ;  
 La quatrième fois la blanche biche est prise.

1. Cf. Haupt, p. 19 ; Ampère, *Instructions du Comité*, p. 18.

Julien tire son couteau, par quartiers il l'a mise.

« Tenez, tenez, ma mère, portez à la cuisine,  
Et dites au cuisinier qu'il la fasse bien cuire. »

Quand ce vint pour souper : « Où est ma sœur Marguerite ? »

« Soupez, soupez, messieurs, je suis la première assise ;

Ma tête est au plat et ma courée à bouire,

Et mes pauvres boyaux que tes grands chiens déchirent. »

(Adelaïde Le Paulmier.)

#### XV<sup>1</sup>.

C'est le duc du Maine, à la guerre il s'en va.

Il en a tant de hâte que son bel oiseau laissa ;

C'est la petite Olive qui à manger lui porta.

« Tiens, bel oiseau de France, mangeras-tu cela  
Pour l'amour de ton maître qui mon époux sera ? »

Elle monta dans un arbre criant Jésus Maria,  
Disant qu'elle est enceinte, que son père ne le sait pas.

Le roi par la fenêtre entend ce discours-là :

« Entends-tu, mère reine, ce que ta fille dit là ? »

Elle dit qu'elle est enceinte, que tu ne le sais pas.

Lève-toi, mère reine, lève-toi et y vas. »

« Beau sire, si j'y allais, elle y paierait mes pas. »

Le roi prit sa grand robe, au jardin il s'en va,  
Tendit sa belle main blanche, un beau fils receva.

« Ah ! dis-moi donc, Olive, pour qui cet enfant là ? »

« C'est pour le duc du Maine, ce grand roi du Brabant. »

« Qu'on m'apporte mon sabre et mon grand coutelas,  
Que je lui tranche la tête et aussi les deux bras. »

Sitôt la parole dite, le duc du Maine entra.

« Tout beau, tout beau, le sire, mon fils ne le tuez pas. »

« Ah ! dis-moi, duc du Maine, pour qui est cet enfant là ? »

« C'est pour moi, mon beau sire, je ne le dénie pas. »

« Par toutes tes belles pensées ma fille tu épouseras,  
Et par tes belles actions mon gendre tu seras. »

#### XVI<sup>2</sup>.

La belle n'avait que quatorze ans

Et quelques mois davantage.

Son père la fit mettre à la tour

C'est pour apaiser ses amours.

Son amant la suit pas à pas,

Et son visage qui fond en larmes :

« Si je savais où est la tour,

J'irais vous y voir tous les jours. »

1. Cf. *Beaurepaire*, p. 63.

2. Cf. *Romania*, VII, 82.

« O mon ami, mon doux ami,  
J'y mettrai un flambeau pour enseigne.  
Quand le flambeau sera allumé,  
N'ayez pas peu d'en approcher. »

Elle y fut bien quarante jours  
Sans y voir ni ciel ni terre,  
Et au bout de quarante jours  
La belle a mis la tête au jour.  
Elle regardit du haut en bas,

Elle vit son amant au trépas :  
« O mon ami, mon doux ami,  
Que ta mort me cause de peine !

S'il ne fallait que de mon sang  
Pour ressusciter mon amant,  
Avec la pointe de mes ciseaux,  
Je me percerais une veine,  
Et je verrais couler mon sang  
Pour ressusciter mon amant. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

## CHANSONS A DANSER.

XVII <sup>1</sup>.

Entre Paris et Saint-Denis il s'est fait une danse :  
Toutes les dames de Paris sont à l'entou qui dansent.  
Dansons la, la déridéra, dansons l'allemande.

N'y a que la fille du roi, qui est seule dans sa chambre ;  
Elle regarde de tout côté les mariniers de France.

« Beau marinier, beau marinier, quelles nouvelles à la Flandre ? »

« Je ne sais pas d'autre nouvelle, que votre amant vous mande

Que vous cherchiez un autre amant, qu'il a une autre amante. »

« Ah ! qu'il eût la corde au cou ! la nouvelle qu'il me mande !

S'en peut-il une plus belle que moi, et une plus puissante ?

Je fais rire le soleil à minuit dans ma chambre ;

Je fais bouilli mon petit pot sans feu ni sans flambe,  
Et je balie bien ma maison sans balai ni sans manche. »

Entre Paris et Saint-Denis il s'est fait une danse,  
Toutes les dames de Paris sont à l'entou qui dansent.  
Dansons la, la déridéra, dansons l'allemande.

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

XVIII <sup>2</sup>.

Nous étions trois filles, filles à marier,  
Nous nous en fîmes au pré, au pré pour danser.  
Haut le pied, mes compagnes, fait-il bon danser !

A notre chemin rencontre un jeune berger,  
Il a pris la plus jeune, a voulu l'embrasser.

1. Je ne retrouve pas pour le moment l'endroit où j'ai vu une chanson pareille à celle-ci.

2. Chanson très répandue dans toute la France avec des variantes.



Nous y courûmes toutes pour la soulager.  
Le berger timide se mit échapper.

« Vous teniez la caille, fallait la plumer,  
Vous teniez la fille, fallait l'embrasser. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

### XIX.

Mon père y a fait faire un bois de vert joli ;  
Le rossignol y chante ét le jour et la nuit.

Aurai-je Nannette, oui-t-ou non ?

Aurai-je Nannette ? je crois que non.

Chante, rossignol, chante, je t'en prie,  
Chante pour ces filles qui n'ont pas d'ami.

Ne chante pas pour moi, j'en ai un, Dieu merci :

A votre avis, mesdames, n'ai-je pas bien choisi ?

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

### XX<sup>1</sup>.

Au château de mon père un oiseau n'y a  
Il dit tous les jours qu'il s'envolera,

Qu'il s'envolera, larira.

Attendez-moi là, bergère, bergère, attendez-moi là.

L'oiseau prend son vol, au bois s'en alla,  
Sur la branche d'olive l'oiseau s'appuya.

La branche était faible, l'oiseau tombe en bas,  
La terre était dure, le corps se brisa.

La douce alouette dit qu'il en reviendra

Et le doux rossignol dit qu'il en mourra

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

### XXI<sup>2</sup>.

A Paris n'y a une gentille couturière,  
Elle coud si menu qu'elle n'y gagne guère.

Jamais je n'ai vu

Si menu, si menu, si menu coudre,

Jamais je n'ai vu coudre si menu.

Elle fait des collets à monsieur le vicaire.

« Combien que je te dois, gentille couturière ? »

« Vous me devez cinq sous, c'est mon ordinaire. »

1. Cf. Puymaigre, p. 293.

2. Cf. Bujeaud, II, 260 ; Tarbé, p. 214.

« Tiens, en voilà cent, gentille couturière :  
 Tu feras mon lit, tu balieras mon aire,  
 Tu coucheras dedans toute la première. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

XXII<sup>1</sup>.

C'est à Paris dans ces verts prés,  
 Lanfarira dondé :  
 Trois demoiselles ont tant hi, hi, ont tant ha, ha, ont tant dansé,  
 Lanfarira larira, larirette  
 Lanfarira dondé.

Trois demoiselles ont tant dansé,  
 Lanfarira dondé,  
 Qu'elles ont décousu leur hi, hi, et leur ha, ha, et leur soulier,  
 Lanfarira larira, larirette  
 Lanfarira dondé.

Qu'elles ont décousu leur soulier,  
 Lanfarira dondé.

Par ici passe un cor, hi, hi, un cor, ha, ha, un cordonnier,  
 Lanfarira, larirette,  
 Lanfarira dondé.

Par ici passe un cordonnier,  
 Lanfarira dondé.

« Veux-tu recoudre mon hi, hi, mon ha, ha, et mon soulier ?  
 Lanfarira, larira, larirette,  
 Lanfarira dondé.

Veux-tu recoudre mon soulier,  
 Lanfarira dondé ?

Je te donnerai un sou hi, hi, un sou ha, ha, un sou marqué.  
 Lanfarira, larira, larirette,  
 Lanfarira dondé.

Je te donnerai un sou marqué,  
 Lanfarira dondé. »

« J'aimerais mieux un doux hi, hi, un doux ha, ha, un doux baiser.  
 Lanfarira, larira, larirette,  
 Lanfarira, dondé.

J'aimerais mieux un doux baiser,  
 Lanfarira dondé. »

« Savez-vous à qui vous hi, hi, à qui vous ha, ha, à qui vous parlez ?  
 Lanfarira, larira, larirette,  
 Lanfarira dondé.

---

1. Cette ronde, avec quelques variantes, se chante en Champagne. Cf. Bujeaud, I, 94.

Savez-vous à qui vous parlez,  
 Lanfarira dondé ?  
 C'est à la fille d'un chan hi, hi, d'un chan ha, ha, d'un chancelier.  
 Lanfarira, larira, larirette,  
 Lanfarira dondé.  
 C'est à la fille d'un chancelier.  
 Lanfarira dondé. »  
 « Et moi je suis le fils d'un cor hi, hi, d'un cor ha, ha, d'un cordonnier.  
 Lanfarira, larira, larirette.  
 Lanfarira dondé. »  
 Puis on répète le premier couplet.

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)XXIII<sup>1</sup>.

De chez mon père n'y a-t-un arbre  
 Qui produit des pommes rouges et blanches.  
 L'herbe est coupe, coupons la,  
 Faut couper, coupons l'herbe.  
 L'herbe est coupée, la fleur est fanée.  
 Je m'en fus au marché les vendre.  
 « Combien vos poumes, belle marchande ? »  
 « Trois sous les rouges, six sous les blanches. »  
 « Montez là-haut dedans ma chambre. »  
 Quand la belle fut en haut, elle tremble.  
 « Ah ! qu'avez-vous, belle marchande ? »  
 « Monsieur, j'ai la fièvre et je tremble. »  
 « Ah ! descendez, belle marchande. »  
 Quand la belle fut en bas, elle chante,  
 « Ah ! remontez, belle marchande. »  
 « Monsieur, je n'ai plus de pommes à vendre. »  
 (Delphine Lacroix.)

## XXIV.

Mon père et ma mère se sont laissé mourir ;  
 Ils m'ont laissée seulette à quinze ans et demi.  
 Tandis que je suis jeune, je veux me divertir.  
 Je disais en moi-même : « Jamais je n'aurai de mari. »  
 Ma tête vive et légère m'a fait changer d'avis.  
 J'aime un fort beau jeune homme qui n'est pas loin d'ici,  
 Il est dedans la danse là qui se divertit.  
 Je le tiens par la main ; n'est-il pas bien joli ?  
 A votre avis, mesdames, n'ai-je pas bien choisi ?  
 (Delphine Lacroix.)

---

1. Cf. Bujeaud, I, 249, 251.

XXV<sup>1</sup>.

Mon père et ma mère n'avaient que moi d'enfant,  
 Ils m'ont fait faire une robe de beau satin blanc.  
 Aurai-je jamais l'âge, l'âge de quinze ans? (*bis*)  
 Courte par derrière et longue par devant,  
 Et de la longueur je m'en suis fait des gants.  
 Je m'en fus au marché pour vendre du froment,  
 Je n'y fus pas deux heures qu'il me vint des marchands.  
 « Ah! dites-moi, la belle, combien votre froment? »  
 « J'en ai deux boisseaux, je voudrais en avoir cent francs. »  
 « Ah! dites-moi, la belle, vos amours sont-ils dedans? »  
 « Non, non, ce me dit-elle, c'est pour mon cher amant,  
 Qu'est là-haut dans la plaine, qu'est là-haut qui m'attend  
 Et qui pour moi endure et la pluie et le vent,  
 Et aussi la grosse grêle qui du ciel descend. »

(Delphine Lacroix.)

XXVI<sup>2</sup>.

J'ai cueilli la rose rose Dans mon beau tablier blanc Je l'ai portée à mon père Sur le chemin de Rouen. Belle rose, rose, rose, Belle rose, rosier blanc ! Je l'ai portée à mon père Sur le chemin de Rouen. Je n'ai rencontré personne Qu'un rossignol chantant Qui m'a dit par son langage : « Marie-toi, il en est temps. » Qui m'a dit par son langage : « Marie-toi, il en est temps. » « Comment je me marierais ? Je suis servante en tous temps. » « Combien gagnez-vous, la belle, Combien gagnez-vous par an ?	Combien gagnez-vous, la belle, Combien gagnez-vous par an ? « Je gagne mille cinq cents livres, Une paire de gants blancs. » « Venez chez moi, la belle, Vous en gagnerez autant. Venez chez moi, la belle, Vous en gagnerez autant. Vous n'aurez que mon lit à faire, Et vous jeterez la poudre au vent. Vous coucherez avec ma mère, Avec moi le plus souvent. Vous coucherez avec ma mère, Avec moi le plus souvent. » « Je ne couche pas avec les hommes, Que je ne les épouse avant, Le chapelet derrière la tête, Et tous les paroissiens devant. »
---	--

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

1. Cf. Puymaigre, p. 342.

2. Cf. Puymaigre, p. 325 ; Buchon, *Noëls et chants populaires de Franche-Comté*, p. 77 ; Beaurepaire, p. 64.

## XXVII.

Allons voir nos vignes pendant qu'il fait beau temps,  
 La vigne est fleurie, le raisin y pend.  
 C'est le beau temps qui nous mène, mène, mène,  
 C'est le beau temps qui nous mène, mène aux champs.

A chaque branchette trois boutons d'argent ;  
 Le fils du roi passe qui s'en va cueillant.

Il en a plein sa poche et aussi plein ses gants,  
 Il les porte à sa mie que son cœur aime tant.

« Tenez, tenez, ma mie, gardez-moi mes gants.  
 Et faites un beau bouquet de ce qui est dedans ;

Et ne le portez que trois fois dans un an :  
 Une fois à Pâques et l'autre à la Saint-Jean,  
 Et le jour de nos noces pour accomplir l'an. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

XXVIII<sup>1</sup>.

Dans la cour à ma tante n'y a un pommier doux,  
 La fille du roi d'Espagne est qui pleure dessous.  
 Tandis que nous sommes jeunes,  
 Ah ! divertissons-nous.

Son père qui la va voir : « O ma fille, qu'avez-vous ? »  
 « Je pleure mon ami Pierre, qui est là-haut dans la tou. »

« Ah ! ne pleurez pas Pierre, Pierre ça n'est pas pour vous ;  
 Demain on le pend en l'air, demain au point du jour. »

« Ah ! si on le pend en l'air qu'on m'enterre dessous :  
 On mettra sur ma tombe un blanc rosier d'amour. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

## XXIX.

Il était un berger nommé Colin  
 Au près de sa bergère ;  
 Et tandis que son troupeau  
 Se reposait au bord de l'eau,  
 Et Colin laléliléla, lalanliléla,  
 Et Colin la caresse.

La bergère a dit à Colin :  
 « Ma foi, tu n'es pas sage ;  
 Ah ! s'y avait par derrière nous

Quéque petit berger jaloux  
 Et qu'allât le dire à ma mère ? »

« De ta mère t'en soucies-tu,  
 Mon aimable bergère ?  
 De ta mère t'en soucies-tu ?  
 Tu n'en es pas légère.

Embrassons-nous, renversons-nous,  
 Sur la fugère jetons-nous,  
 Et goûtons du plaisir de l'amour. »

1. Variante très altérée d'une chanson bien connue ; voy. *Romania*, VII, 81.

« Ah ! que diront donc mes parents      Ah ! ils pourront bien se vanter  
 De voir cette aventure,                      Que c'est un aimable berger  
 Et d'avoir vu si promptement              Qu'en a fait la folie. »  
 Enlargir ma ceinture ?                      (Clélie Péronne.)

## XXX.

Dans la cour à ma tante, vive la rose, un oranger n'y a,  
 Vive la rose et le lilas.  
 Et n'y a tant d'oranges qu'on croit qu'il en rompra.  
 Vivent la, vivent la, vivent la rose et le lilas.  
 Marguerite demande quand on les cueillera.  
 « On les cueillera, ma fille, quand votre amant sera là. »  
 Les oranges sont mûres, l'amant ne revient pas.  
 Marguerite prend l'échelle et le panier à son bras.  
 Elle cueilla les plus mûres, les vertes elle les laissa,  
 Et elle s'en fut les vendre au marché de Terouar<sup>2</sup>.  
 Le premier qu'elle rencontre, c'est le fils d'un avocat.  
 « Que portez-vous, la belle, pendu à votre bras ? »  
 « Monsieur, c'est des oranges, ne vous en plaît-il pas ? »  
 En prit une demi-douzaine, et ne les paya pas.  
 « Montez dedans ma chambre, ma mère vous les paiera. »  
 Quand elle fut dans la chambre, la mère n'y était pas.  
 Il la prend et l'embrasse ; sur son lit la jeta ;  
 Les perches étaient si faibles qu'elles faisaient cric et cra.  
 « Ah ! que dira ma mère, quand elle saura cela ? »  
 « Vous lui direz, la belle, que c'est d'un avocat.  
 Et si c'est une fille, couturière elle sera ;  
 Et si c'est un garçon, avocat il sera,  
 Et il plaidera sa cause quand le besoin en sera. »  
 (M<sup>me</sup> C. Legrand.)

## XXXI.

Un jour m'en allant au moulin ( <i>bis</i> )	Un gros lourdaud me l'a ramassée,
Je perdis ma jarrettière en chemin ( <i>bis</i> ),	Il croyait être mon ami.
Frétillant ( <i>bis</i> ) sur l'herbette ;	Il croyait être mon ami :
Je n'avais pas encore quinze ans	J'en ai un plus joli que lui.
Quand j'ai perdu ma houlette.	
Je perdis ma jarrettière en chemin,	J'en ai un plus joli que lui,
Un gros lourdaud me l'a ramassée.	Il a l'épée au côté mis.

1. Cf. Buchon, p. 79.

2. Troarn, arr. de Caen (Calvados).

Il a l'épée au côté mis, C'est pour se battre au plus hardi :  
C'est pour se battre au plus hardi. Le plus hardi sera mon ami.

On reprend le premier couplet et on finit par le refrain.

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

### XXXII<sup>1</sup>.

Mon cheval a frappé à trois brins de lavande ;  
J'en ai fait un bouquet pour porter à ma mie.  
Ho ! Ionlanla mon ami la, m'avez-vous délaissée déjà ?  
« Tenez, tenez, ma mie, voilà la départie ;  
A une autre que vous ma mère me marie :  
N'est pas si belle que vous, mais elle est bien plus riche.

Ah ! ma mie, je vous prie de venir à mes noces  
Et de vous habiller par sur toutes les autres. »

La belle n'a pas manqué, prit trois couleurs de robe,  
L'une de satin blanc, et l'autre qui est rose,  
Et l'autre qui est noire pour faire voir qu'elle est noble.

Son amant l'aperçoit par sur toutes les autres :  
« Venez, venez, ma mie, nous danserons deux notes. »

Le premier tour qu'elle fit, la belle tomba morte,  
La belle sur le côté droit, l'amant sur le côté gauche.

On s'en allait disant : « Voilà de tristes noces !  
Y voilà deux amants qu'ont mouru l'un pour l'autre :  
Il faut les enterrer tous les deux côte à côte. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

### XXXIII.

En revenant de Paris la grand ville, omo !  
J'ai rencontré un bonhomme et sa fille, omo !  
Dansons-la sans dire dire dire  
Dansons-la sans dire un mot.

J'ai rencontré un bonhomme et sa fille ;  
Je lui ai dit qu'elle serait ma mie.

Je lui ai dit qu'elle serait ma mie :  
« Prenez ma sœur, elle est bien plus jolie.

Prenez ma sœur, elle est bien plus jolie. »  
« Est-ce celle-là qui porte de si beau linge ?

---

1. Cf. *Romania*, VII, 82.

Est-ce celle-là qui porte de si beau linge,  
Des beaux mouchoirs, tabliers d'étamine?

Des beaux mouchoirs, tabliers d'étamine,  
Des beaux souliers, des boucles qui verrinent? »

Puis premier couplet et refrain.

## XXXIV.

« J'ai des poules à vendre, au ju !                    « Elles sont vertes et rouges,  
J'ai des poules à vendre. »                            Un peu noires par dessus ;  
« De quelle couleur sont-ils vos poules? »        Mamzelle, tournez-vous le cul. »

En chantant ce dernier vers, tout le monde se tourne le dos en dedans de la ronde.

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

## XXXV.

LA CHANSON DES OREILLERS <sup>1</sup>.

- 1<sup>er</sup> chœur. Nous sommes venus ici de Basse-Normandie,  
Pour dire une chanson, s'il plaît à la compagnie.
- 2<sup>e</sup> chœur. Oui-dà, oui-dà, messieurs, s'il vous plaît nous la dire.
- 1<sup>er</sup>            Sur le pont d'Avignon j'ai ouï chanter la belle,  
Qui dans son temps disait une chanson nouvelle<sup>2</sup>.
- 2<sup>e</sup>            J'ai perdu mes amours, je ne puis les requerre ;  
Ils sont dessus la mer dans un bateau de verre :  
Le bateau a cassé, mes amours sont à terre<sup>3</sup>.
- 1<sup>er</sup>            Belle, que donneriez-vous à qui vous les irait querre ?
- 2<sup>e</sup>            Je leur ferais un don le plus beau de la terre ;  
Je leur donnerais Paris, Rouen et La Rochelle,  
Encor qui bien mieux vaut cent acres de ma terre.

1. Cette chanson, d'après M. Legrand, extrêmement populaire dans tout l'arrondissement de Caen, se chante à deux chœurs au moment où l'on met la mariée au lit (d'où le titre). Un chœur se tient dehors, et l'autre à l'intérieur de la maison. C'est celui du dehors qui commence. L'air est très solennel. — Cette chanson si intéressante est ici gravement altérée. Elle se retrouve avec des variantes dans plusieurs recueils ; voyez notamment Tarbé, *Chants populaires de Champagne*, p. 89 ; Beaurepaire, p. 25 ; Bladé, p. 60 ; Bujeaud, II, 4.

2. Ces deux vers n'appartiennent pas réellement à notre chanson ; ils forment le début d'une chanson très populaire au XVI<sup>e</sup> siècle et encore au XVII<sup>e</sup> ; il faut seulement lire : *Qui en son chant disait*.

3. Il semble que ces vers devraient être chantés par le premier chœur, mais on a l'habitude de les chanter ainsi. Au 3<sup>e</sup> vers, certains disent : *sont en Angleterre*.



- 1<sup>er</sup>      Bridez le cheval moreau et lui donnez la selle ;  
 Guidez-le de l'éperon à la porte à la belle,  
 Et, quand vous serez là, mettez le pied à terre ;  
 Frappez trois petits coups à la porte à la belle.  
 « Ouvrez votre porte, ouvrez, nouvelle mariée ! »
- 2<sup>e</sup>      « Comment vous l'ouvrirai-je ? Suis dans mon lit couchée,  
 Auprès de mon mari la première nuitée ;  
 Attendez à demain la fraîche matinée,  
 Quand mon mari sera parti à sa journée. »
- 1<sup>er</sup>      « Et comment attendrai-je ? J'ai la barbe gelée,  
 La barbe et le menton, la main qui tient l'épée,  
 Et mon cheval moreau qu'est mort sur la gelée.  
 Ouvrez votre porte, ouvrez, nouvelle mariée,  
 Car, si vous ne l'ouvrez, vous serez accusée. »
- 2<sup>e</sup>      « De quoi m'accuserait-on ? Ne suis-je pas mariée ? »
- 1<sup>er</sup>      « Ce sont trois petits faucons qui vous ont avisée  
 Dans le jardin du roi cueillant la giroflée,  
 Giroflée, romarin, lavande cotonnée.  
 Ils ont volé si haut, la mer ils ont passée,  
 La mer et les poissons et toute la marée ;  
 Sur la maison du roi ont pris leur reposée,  
 Ont pris cailles et perdrix et ne les ont pas mangées ;  
 Sur la table du roi ils les ont présentées.  
 Ouvrez votre porte, ouvrez, qu'on voie la mariée ! »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

CHANSONS D'AMOUR.

XXXVI <sup>1</sup>.

Là-haut sur ces côteaux j'y entendis pleurer.  
 Ah ! c'est la voix de ma jolie maîtresse :  
 Je m'en vais pour la reconsolez.  
 Ah ! qu'avez-vous, la belle,  
 Qu'avez-vous à pleurer ?  
 Ah ! si je pleure, ah ! si je soupire,  
 Ingrat, c'est de t'avoir trop aimé.  
 Aimer n'est pas un crime,  
 Dieu ne le défend pas :  
 Ah ! il faudrait avoir le cœur bien tendre  
 D'aimer, ingrat, et vous, vous n'aimez pas.

---

1. Chanson très altérée et presque inintelligible.

Les moutons vivent d'herbe, les papillons de fleurs,  
Et vous, et vous, aimable bergère,  
Vous vivez des amours de mon cœur.

Vos moutons, ma bergère, sont en danger du loup,  
Et vous, et vous, aimable bergère,  
Vous êtes en danger de mes amours.

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

## XXXVII.

Hier matin je me suis levée  
Plus matin que tous nos gens,  
Ma coiffure sur mon oreille  
Mes cheveux à bas volant.  
Brunette, allons, gai, gai,  
Brunette allons gaîment.  
Je m'en fus dans notre jardin,  
Mes amours entretenant ;  
J'aperçois un rosier rouge  
Tout couvert de boutons blancs.  
J'en ai fait un beau bouquet,  
Je l'ai lié de fil d'argent,

Je l'envoie à la campagne  
Pour porter à mon amant.  
Il m'a renvoyé une lettre  
Par le rossignol chantant.  
Il y avait dans cette lettre :  
« Ma mie, je vous aime tant !  
Ily alongtemps que nous faisons l'amour,  
Mais nous nous marierons pourtant.  
Nous ferons faire un ermitage,  
Tous deux nous irons dedans ;  
Nous ferons graver à la porte :  
Voilà deux amants contents. »

(Delphine Lacroix.)

## XXXVIII).

En revenant des noces j'étais bien fatiguée,  
Au bord d'une fontaine je me suis reposée.  
Vous m'avez la lanla dérivette,  
Vous m'avez délaissée.

La fontaine était claire, mes mains je me suis lavé,  
A la feuille d'un chêne je me les suis essuyées.

A la plus haute branche le rossignol chantait.  
Chante, rossignol, chante, toi qui as le cœur gai.

Le mien n'est pas de même, mon amant m'a quitté,  
Pour un bouton de rose qu'un autre m'a donné:

Je voudrais que la rose fût encore au rosier,  
Et que mon ami Pierre fût encore à m'aimer.

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

---

1. Cf. *Romania*, VII, 81 ; Bladé, p. 91.

XXXIX<sup>1</sup>.

J'ai fait une maîtresse, trois jours n'y a pas longtemps ;  
J'irai la voir dimanche sans plus tarder,  
J'irai la voir dimanche par amitié.

« Ah ! si t'y vas dimanche sans plus tarder,  
Je me rendrai rose dans un rosier,  
Et tu n'auras de moi aucune amitié. »

« Ah ! si tu te rends rose dans un rosier,  
Je me rendrai en forme d'un jardinier,  
Et je cueillerai la rose par amitié. »

« Si tu te rends en forme d'un jardinier,  
Je me rendrai carpe dans un vivier,  
Et tu n'auras de moi aucune amitié. »

« Ah ! si tu te rends carpe dans un vivier,  
Je me rendrai pêcheur pour te pêcher,  
Et je pêcherai la carpe par amitié. »

« Si tu te rends pêcheur pour me pêcher,  
Je me rendrai biche d'amont les champs,  
Et tu n'auras de moi aucun agrément. »

« Ah ! si tu te rends biche d'amont les champs,  
Je me rendrai chasseur pour te chasser,  
Et je chasserai la biche par amitié. »

« Si tu te rends chasseur pour me chasser,  
Je ferai de la morte pendant trois jours,  
Et tu n'auras de moi aucun amour<sup>2</sup>. »

« Si tu fais de la morte pendant trois jours,  
Je me rendrai saint Pierre du Paradis  
Et j'ouvrirai la porte à mon amie. »

« Si tu te rends saint Pierre du paradis,  
Je me rendrai étoile du firmament.

Aimons-nous tous ensemble, mon cher amant. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

XL<sup>3</sup>.

J'ai un long voyage à faire, je ne sais qui le fera ;  
Rossignol si tu n'y vas, je ne sais qui le fera.  
La violette double, double ; la violette doublera.

1. Cf. *Romania*, VII, 61. La même chanson, à peu près identique à la présente version, se chante en Champagne.

2. Il y a ici une lacune : dans la chanson champenoise la belle se fait d'abord *nonne dans un couvent*, puis *malade dedans son lit* ; et enfin *morte dans un drap blanc* ; l'amant se fait *prêcheur pour y prêcher*, puis *panseur pour y panser*, et enfin *saint Pierre*.

3. Cf. Buchon, p. 90 ; Beaurepaire, p. 40 ; Puymaigre, p. 318 ; Tarbé, p. 159.

Rossignol prend son envolée, au palais de la belle s'en va,  
Trouva les portes fermées, par la fenêtre il entra.

« Bonjour l'une, et bonjour l'autre, bonjour la belle que voilà !  
Votre amant m'envoie vous dire que vous ne l'oubliez pas. »

« Fallait qu'il vinsse lui-même me faire ce compliment-là ;  
Tout amant qui craint sa peine mérite d'être campé là. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

#### XLI.

Une jeune fille âgée de quinze ans  
Disait à sa mère : « Il me faut un amant.  
A quinze ans, ma mère, je crois qu'il est temps  
De me satisfaire ; il me faut un amant. »

« Non, non, non, ma fille, point de tout cela ;  
Vous irez en ville dedans un couvent  
Pour apprendre à lire, à passer votre temps. »

« Dites-moi, ma mère, ah ! dites-moi donc,  
Dedans ce couvent, comme s'y comporte-t-on ?  
Porte-t-on des fontanges et des beaux habits,  
Va-t-on à la danse, prend-on ses plaisirs ? »

« Non, non, non, ma fille, point de tout cela :  
Une robe noire elle vous servira,  
Une robe noire et un voile blanc ;  
Te voilà, ma fille, à l'état du couvent. »

« Au couvent, ma mère, non je n'irai pas :  
Le garçon que j'aime je ne le quitterai pas ;  
Le garçon que j'aime n'est pas loin d'ici,  
Il est à la porte, je le vois venir. »

Sitôt la parole dite le garçon entra ;  
Humblement la fille il la salua  
En lui disant : « Belle, ne te souviens-tu pas  
De toutes tes promesses ? Ne les tiendras-tu pas ? »

« Toutes les promesses que je vous ai faites  
Dedans ma jeunesse je vous les tiendrai.  
Il n'y a que ma mère qui ne le veut pas ;  
Ce sera tout de même : ne t'embarrasse pas.

Mon père est bien tendre de me voir pleurer :  
D'un amour sincère je lui en parlerai ;  
Je lui ferai comprendre par mes sentiments  
Que sans plus attendre il me faut un amant. »

(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

---

1. Cf. Quépat, p. 44.

## CHANSONS PLAISANTES.

## XLII.

« D'où venez-vous si crotté  
Monsieur le curé ? »  
« Je viens de la foire et du marché,  
Simonne, ma Simonne,  
Je viens de la foire et du marché,  
Ma petite mignonne. »  
« Que m'avez-vous apporté,  
Monsieur le curé ? »  
« Des souliers blancs pour danser,  
Simonne, ma Simonne,  
Des souliers blancs pour danser,  
Ma petite mignonne. »  
« Voulez-vous me les donner,  
Monsieur le curé ? »  
« Pour ça il faut travailler,  
Simonne, ma Simonne,  
Pour ça il faut travailler,  
Ma petite mignonne. »

« Je sais bien coudre et filer,  
Monsieur le curé. »  
« Si tu ne sais que ça, faut t'en aller,  
Simonne, ma Simonne,  
Si tu ne sais que ça, faut t'en aller,  
Ma petite mignonne. »  
« Ah ! si je m'en vais j'en mourrai,  
Monsieur le curé ! »  
« Si tu meurs, je t'enterrerai,  
Simonne, ma Simonne,  
Si tu meurs, je t'enterrerai,  
Ma petite mignonne. »  
« Le feriez-vous sans pleurer,  
Monsieur le curé ? »  
« Oui, car il faudra chanter,  
Simonne, ma Simonne,  
*Libera me, Domine,*  
Ma petite mignonne. »  
(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

XLIII <sup>1</sup>.

Marguerite est auprès du bois,  
Qui pleure et qui soupire ;  
Et son amant qui la va voir :  
« Qu'avez-vous, Marguerite ? »  
La déri déri ladéra lalala,  
La déri déri, ladérette.  
Et son amant qui la va voir :  
« Qu'avez-vous, Marguerite ? »  
« Je n'oserais passer le bois,  
Je suis encore trop petite. »  
« Nous le passerons vous et moi,  
Marguerite, ma mie.  
Nous le passerons vous et moi,  
Marguerite, ma mie. »  
Quand elle fut au milieu du bois,  
Elle se mit à sourire.

« Oh ! qu'avez-vous à sourier ?  
Pensez-vous à la malice ?  
Oh ! qu'avez-vous à sourier ?  
Pensez-vous à la malice ? »  
« C'est de m'avoir passé le bois  
Sans jamais mot me dire. »  
« Rentrez-y, belle, dans ce bois,  
Je vous donnerai cent livres.  
Rentrez-y, belle, dans ce bois,  
Je vous donnerai cent livres. »  
« Quand vous m'en donneriez deux cents,  
Je n'en ferais pas la folie.  
Il fallait plumer la perdrix,  
Pendant qu'elle était prise. »  
« Ah ! si jamais je la retrouvais,  
Je la plumerais toute en vie. »  
(M<sup>me</sup> C. Legrand.)

1. Cf. Puymaigre, p. 112, 114 ; *Rev. Critique*, 1866, t. II, p. 351 ; Bujeaud, I, 244.

## XLIV.

Il était un moine blanc qui confessait trois fillettes ;  
 Quand i'n eut confessé deux, il dit à la plus jeunette :  
 « Laquelle est-ce de vous deux qui veut veni dans ma chambrette ? »  
 « Je ne, je ne vous connais pas, je ne sais qui vous êtes. »  
 « Laquelle est-ce de vous deux qui veut veni dans ma chambrette ? »  
 « Ce ne sera ni elle, ni moi ; nous sommes encore trop jeunettes. »  
 Quand le moine entendit ça, de dépit fut dire la messe ;  
 Quand il fut à *per omnia* se souvint de la fillette.  
 « *Per omnia secula*, si je te tenais dans ma chambrette,  
 Je te ferais bien passer ta couleur vermillonnette. »  
 Et le clerc qui était là dit : « Ce n'est pas de la messe. »  
 « Qué qu'ça t' fait, petit foucadier ? si ça n'y est pas, il faut l'y mettre. »  
 « Je le dirai au père gardien, vous aurez les olivettes. »  
 « Je voudrais les avoir eues, et que ma volonté fut faite. »  
 (M<sup>me</sup> C. Legrand.)

XLV<sup>1</sup>.

Quand j'étais chez mon père, garçon à marier,  
 Je n'avais rien à faire qu'une femme à chercher.  
 Hélas ! pourquoi me mariait-on ?  
 J'étais si aise étant garçon.  
 A présent j'en ai une qui me fait enrager.  
 Je vais à la charrue dans un sac enflûbé ;  
 Et le soir quand j'arrive : « Qu'as-tu pour mon souper ? »  
 « J'ai mangé des poulardes et des pigeons lardés.  
 Les os sont sous la table, si tu les veux ronger,  
 Et encore, si tu grouces, le bâton va rouler. »  
 Je mange du pain d'avoine, du gras de notre cochon ;  
 Ma femme fait la dame, et moi le marmiton.  
 Mais c'est bien autre chose, quand son favori vient,  
 Je suis derrière la porte en rouelle tout comme un chien.  
 Le pauvre Jean se couche, il se mit à pleurer.  
 « Ah ! pleure, mon pauvre Jean, pleure ; va, t'y as beau pleurer.  
 Pendant que je serai jeune, je me divertirai,  
 Et quand je serai vieuille je me retirerai

---

1. Cf. Puymaigre, p. 270.

Dedans un presbytère avec un vieux curé  
 Qu'èra du vin en cave, du grain dans son grenier. »  
 Hélas ! pourquoi me mariait-on ?  
 J'étais si aise étant garçon !

(Pierre Guillot.)

XLVI.

« Petite coquette, tu t'en vas courir  
 Le soir en cachette, sitôt qu'il est nuit.  
 Voilà ma béquille, approche ton dos,  
 Il faut que je t'étrille, petite Margot. »

« Vous êtes bien cruelle, ma bonne maman !  
 J'ai été chez ma tante un petit moment ;  
 J'ai soupé avec elle d'un bon appétit.  
 Vous êtes bien cruelle, je n'ose plus sorti. »

« Tu as des tournures, petite effrontée :  
 Voilà ta coiffure toute chiffonnée,  
 Ton chignon qui flotte jusqu'au bas du dos.  
 Il faut que je t'enchaîne au fond d'un cachot. »

« Je vous fais réponse à mon arrivée  
 Que c'est une ronce qui m'a décoiffée ;  
 Je me suis sauvée, j'avais peur du loup.  
 Me voilà rentrée ; maman, qu'avez-vous ? »

« Petite friponne, que me dis-tu là ?  
 Tu es amoureuse, mais tu n'y es pas.  
 Ton affaire est faite, tu vas aller danser  
 De belles olivettes après ton souper. »

XLVII :

La bonne femme s'en va-t-au moulin.  
 Elle y mena Fine, elle y mena Mine,  
 Elle y mena Guillemette et Martine,  
 Elle y mena la jeune Suzon,  
 Et la comtesse de Montbazon,  
 Elle y mena sœur Hélène,  
 Et conduisit la du Maine.

Le fils du roi les rencontra toutes,  
 Rencontra Fine, rencontra Mine,  
 Rencontra Guillemette et Martine,  
 Rencontra la jeune Suzon  
 Et la comtesse de Montbazon,

Rencontra sœur Hélène,  
 Et la jolie du Maine.

Le fils du roi les embrassa toutes,  
 Embrassa Fine...  
 Un baiser à la du Maine.

Il leur donna une maison à toutes,  
 Une maison à Fine...  
 Un château à la du Maine.

Le fils du roi les dota toutes,  
 Il dota Fine...  
 Un comté à la du Maine.

1. Cf. Bujeaud, I, 90.

Le fils du roi les bagua toutes,  
Il bagua Fine...  
Un anneau à la du Maine.  
Il leur donna un habit à toutes,  
Un habit à Fine...  
Une robe à la du Maine.

Le fils du roi les maria toutes ;  
Il maria Fine...  
Et épousa la du Maine.  
Il leur donna un lit à toutes  
Lit de plumes à Fine...  
Et duvet à la du Maine.

(Adelaïde Le Paulmier.)

## XLVIII.

« Voilà bientôt le temps, ma mère,  
Qu'il faut me donner un mari,  
Car j'ai dix-sept ans et demi ;  
Maman, cédez à ma prière,  
Puisque c'est pour mon plus grand désir,  
Car je crains bien fort d'en mourir. »

« Effrontée, hélas ! que vous êtes !  
Si je prends le manche à balai,  
Au couvent de la sœur Babet  
Je te mets pour la vie entière,  
Et à grands coups de martinet  
On apaisera votre caquet. »

« Maman, quand vous fûtes à mon âge,  
N'étiez-vous pas tout comme moi ?  
Quand l'amour vous faisait la loi,

N'ayant ni force, ni courage,  
Vous aimiez si fort votre amant  
Qu'on voulait vous mettre au couvent. »

« Ne vous souvient-il pas, ma mère,  
Que vous me racontiez un jour  
Lorsque vous étouffiez d'amour ?  
Il était temps que mon cher père  
En prisse vite le devant,  
Car vous aviez plus d'un galant. »

« Effrontée, hélas ! que vous êtes !  
Je vois par où que le pot court ;  
Je vois à ce petit jeu d'amour  
Que votre amant a su vous plaire.  
Mariez-vous, n'en parlons plus :  
Je vais vous compter mille écus. »

(Adelaïde Le Paulmier.)

XLIX<sup>1</sup>.

Je sais bien eune petite chanson,  
Qui n'est ni courte ni longue ;  
S'il y a un mot de vérité,  
Je veux que la langue me tombe,  
La langue et les deux oreilles.  
J'ai pris ma charrue sur mon dos,  
Mes quatre chevaux dans ma pou-  
[quette<sup>2</sup> ;  
Je m'en fus labourer ma terre,  
Ma terre de l'Angleterre.  
J'ai trouvé un petit garçon  
Qui labourait ma terre ;  
Je lui ai dit : « Petit garçon,

Laboure, laboure ma terre ;  
Je te donnerai eune mêle<sup>3</sup>,  
Eune mêle de mon mêlier. »  
Il a tant lochi<sup>4</sup> le mêlier  
Qu'il y en teumbit eune su' le pied,  
Et eune aut'e su' l'oreille,  
Qu'il en saignit bien quinze pots,  
Tout plein sa grande corbeille.  
Je m'en fus sieuz<sup>5</sup> nous,  
Creyant y trouver merveille.  
J'y ai trouvé ma femme au lit  
Et Merveille aussi.  
Les quatre pouchins<sup>6</sup> qui filent,

1. Ces chansons de mensonges se retrouvent dans toute la France ; mais celle-ci est assez différente de celles que nous connaissons, et d'ailleurs visiblement fort altérée.

2. Ma poche. — 3. Une nèfle. — 4. Secoué. — 5. Chez. — 6. Poussins.



Le roi qui dévide,  
 L'âne qui est au coin du feu,  
 Qui lit dans son livre ;  
 Le chien qui fait la soupe,  
 Et le chat qui la goûte ;  
 Le chat en goûtant la soupe,  
 Qui s'est brûlé la lippe <sup>1</sup> ;  
 Le rat qu'est au grenier  
 Qui s'étrange <sup>2</sup> de rire.  
 O rat, ô rat, ne ris pas tant

De poue qu'i <sup>3</sup> n't'en arrive autant.  
 Le chat monte au grenier,  
 Il y étrange le tambourinier.  
 Tambourinier est mort,  
 C'est sa femme qui en hérite  
 D'eune vieûlle caudière,  
 D'eune vieûlle galetière <sup>4</sup>,  
 Dans qui qu'il faisait toutes ses af-  
 [fares.

Ma mère me racontait cela, lorsque j'étais enfant, sans chanter, mais en observant une certaine cadence. Sa mère le lui avait raconté de la même façon.

Émile LEGRAND.

---

1. La *langue*, et non la lèvre. — 2. S'étrangle. — 3. De peur. — 4. La *galetière* est une sorte de grande poêle très plate qui sert à faire les crêpes de farine de sarrasin, dites en Normandie « galettes de sarrasin ».

---